

d'envoyer de saints hommes dans le pays, non des évêques et des prélats fastueux qui dissipent trop souvent les revenus de l'Église dans une vie déréglée, mais de vénérables personnes, membres d'ordres religieux, dont les mœurs pussent servir de commentaires à leur prédication. « Ce n'est qu'ainsi, ajoute-t-il, et l'observation est digne de remarque, qu'ils pourront exercer quelque influence sur les indigènes, accoutumés à voir le moindre écart de leurs prêtres puni avec la dernière rigueur (21). » Conformément à ces conseils, douze moines franciscains s'embarquèrent pour la Nouvelle-Espagne, où ils arrivèrent au commencement de 1524. C'étaient des hommes d'une pureté sans tache, nourris dans la discipline et la science du cloître. Comme à la plupart des missionnaires à qui l'Église romaine a confié un pareil apostolat, tous les sacrifices leur étaient faciles pour le triomphe de la cause sacrée à laquelle ils s'étaient voués (22).

L'arrivée des révérends Pères dans le pays fut célébrée par des réjouissances générales. Les habitants des villes venaient en corps à leur rencontre. De longues processions d'indigènes portaient des cierges allumés, et toutes les cloches étaient eu branle. Sur toute la route, une réception hospitalière leur avait été préparée, et à leur entrée dans la capitale ils furent reçus par une brillante cavalcade. Cortés, qui la commandait, descendit de cheval, et mettant un genou en terre, baisa la robe du Père Martin de Valencia, le principal de la congrégation. Les indigènes, surpris de voir le vice-roi s'humilier ainsi devant des hommes à qui leurs pieds nus et leur humble

(21) *Rel. quarta*, ap. Lorenzana, p. 391-394.

La pétition du conquérant fut accueillie par le gouvernement, qui interdit en outre « aux procureurs et aux hommes de loi de mettre le pied dans le pays, » l'expérience ayant montré que leurs pernicieuses pratiques ne pouvaient manquer de détruire la paix (Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 5, cap. 2.) Ces actes du gouvernement sont un assez triste témoignage rendu au caractère des hommes de loi en Castille.

(22) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 1, cap. 1. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

vêtement donnaient l'air de mendiants, les regardèrent désormais comme des êtres d'une nature supérieure. Le chroniqueur indien de Tlascala ne déguise pas son admiration, et cette édifiante condescendance de Cortés lui paraît un des actes les plus héroïques de sa vie (23).

Les missionnaires s'appliquèrent tout d'abord à l'œuvre de la conversion. Ils commencèrent à prêcher par l'intermédiaire d'interprètes, et acquirent bientôt eux-mêmes une connaissance suffisante de la langue du pays. Ils ouvrirent des écoles et fondèrent des collèges où la jeunesse indigène fut instruite à la fois dans les sciences profanes et le christianisme. L'ardeur du néophyte indien stimulait celle de l'apôtre. En peu d'années les derniers vestiges des anciens *teocallis* disparurent du pays. Les monstrueuses idoles des Aztèques et par malheur les manuscrits hiéroglyphiques partagèrent le même sort. Mais les missionnaires et les nouveaux convertis contribuèrent beaucoup à réparer ces pertes par de nombreux détails sur les institutions aztèques puisés aux sources les plus authentiques (24).

L'œuvre de la conversion prospéra parmi les diverses tri-

(23) « Cuyo hecho del rotísimo y humilde recibimiento fué uno de los heroicos hechos que este capitan hizo, porque fué documento para que con mayor fervor los naturales desta tierra veniesen á la conversion de nuestra fee. » (Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Voyez aussi Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 171.) L'archevêque Lorenzana n'admire guère moins que l'historien tlascalan le zèle religieux du grand *conquistador*, zèle qui, nous l'assure-t-il, étonne son esprit, tant il semble plutôt appartenir au missionnaire apostolique qu'au soldat ! » Lorenzana, p. 393, *nota*.

(24) Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., partie 3, cap. 1.

Le père Sahagun, qui a rendu sous ce rapport plus de services qu'aucun membre de son ordre, décrit avec une énergie concise le rapide progrès des démolitions. « Nous amenions, dit-il, les enfants des caciques dans nos écoles, où nous leur apprenions à lire, à écrire, à chanter. Les enfants des indigènes pauvres étaient réunis dans la cour, où on les instruisait dans la foi chrétienne. L'enseignement terminé, un ou deux frères conduisaient les néophytes à quelque *teocalli* voisin, et le travail de quelques jours suffisait pour le raser. Ils démolirent ainsi en peu de temps tous les temples aztèques, grands et petits, en sorte qu'il n'en restait aucun vestige. » (*Hist. de Nueva-*

bus de la grande famille Nahuatlac. Vingt ans environ après l'arrivée des missionnaires, l'un d'eux se glorifiait pieusement que neuf millions de convertis, chiffre qui dépassait probablement celui de la population du pays, avaient été admis dans le giron de l'Église (25) ! Le pompeux cérémonial du culte romain séduisit les indigènes ; avant de toucher leurs cœurs, on charmait leurs yeux. C'était pour eux une douce et facile transition que celle des idoles hideuses des Aztèques aux ravissantes images sculptées et peintes de la cathédrale. Il est vrai qu'ils ne pouvaient comprendre grand'chose aux dogmes de leur nouvelle foi et ne se pénétraient guère de son esprit vivifiant. Mais, si le philosophe peut trouver à redire à ces conversions plus apparentes que solides, le philanthrope ne peut qu'applaudir à la substitution des rites chrétiens aux brutales abominations des Aztèques.

Les conquérants s'établirent dans les parties du pays qui leur convenaient le mieux ; plusieurs choisirent les pentes sud-est des Cordillères, dans la direction de la riche vallée d'Oaxaca. D'autres en beaucoup plus grand nombre se répandirent sur la vaste surface du plateau, qui, par sa situation élevée, leur rappelait le plateau de leurs chères Castilles. Ils se trouvaient là aussi à proximité de ces mines inépuisables qui ont depuis versé leurs produits sur l'Europe.

Toutefois les ressources minérales de la contrée ne furent explorées et comprises qu'à une époque beaucoup plus reculée ; mais un petit nombre de mines néanmoins, entre autres celles de Zacatecas, de Guanajuato et de Tasco, — la dernière était aussi connue du temps de Montezuma, — commencèrent à être exploitées par la génération qui suivit la conquête (26).

*España*, t. 3, p. 77.) Ce passage explique comment si peu de restes d'architecture de l'époque indienne subsistent au Mexique.

(25) « De manera que á mi juicio y verdaderamente serán bautizados en este tiempo que digó que serán quince años, mas de nueve millones de animas de Indios. » Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 2, cap. 3.

(26) Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 43. De Humboldt, *Essai po-*

Toutefois la principale richesse des premiers colons consistait dans les produits végétaux du sol, les uns indigènes, les autres introduits par la sage économie de Cortés. Il avait instamment recommandé au gouvernement de la métropole d'exiger que tout navire destiné pour la Nouvelle-Espagne y portât une certaine quantité de semences et de plantes (27). Il mit pour condition à toute concession de terre sur le plateau que le propriétaire y planterait un nombre déterminé de ceps de vignes (28). Il stipula en outre que la possession définitive d'un terrain ne serait acquise qu'après huit années d'occupation (29). Il savait qu'un séjour permanent sur le sol peut seul y attacher le cultivateur, et il n'ignorait pas qu'un système opposé avait appauvri les plus belles plantations des îles. Ces divers règlements, dont plusieurs ne furent pas du goût des colons, augmentèrent les ressources agricoles du pays, par la naturalisation de la plupart des graines et des autres produits végétaux de l'Europe, auxquels le climat varié de la Nouvelle-Espagne était éminemment favorable. La canne à sucre fut transplantée des îles voisines dans les basses terres du Mexique, et ne tarda pas à devenir, ainsi que l'indigo, le coton, la cochenille, un article de commerce plus important pour la colonie que les métaux précieux. Sous le soleil des tropiques, le pêcher, l'amandier, l'oranger, la vigne et l'olivier, inconnus aux Aztèques, fleurirent dans les jardins du plateau, à une élévation deux fois aussi grande que celle où les nuages sont suspendus en été au-dessus de nos têtes. L'importation d'un

*litique*, t. 3, p. 115-143. *Exposicion de don Lucas Alaman*. Mexico, 1828, p. 39.

(27) « Para que cada navio traiga cierta cantidad de plantas, y que no pueda salir sin ellas, porque sera mucha causa para la poblacion, y perpetuacion de ella. » *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 397.

(28) « Item, que cualquier vesino que tubiere Indios de repartimiento sea obligado á poner en ellos en cada un año con cada cien Indios de los que turieren de repartimiento mil sarmientos, encogiendo la mejor que pudiese hallar. » *Ordenanzas municipales*, año de 1524, Ms.

(29) *Ordenanzas municipales*, año de 1524, Ms.

nouveau végétal ou d'un nouvel arbre fruitier européen était saluée avec joie par les colons. Le premier produit de la plante ou de l'arbre exotique était célébré par une fête, et les Espagnols s'en réjouissaient comme de la présence d'un ancien ami qui leur rappelait de doux souvenirs.

Cortés, tout en s'occupant ainsi de l'économie intérieure du pays, ne négligeait pas ses vastes plans de découvertes nouvelles et de conquêtes. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent équiper une petite flotte à Zacatula, pour explorer les rivages de la mer Pacifique. Cette flotte, au moment d'être achevée, devint la proie de l'incendie sur le chantier. C'était un grand malheur; car la plupart des matériaux avaient dû être transportés de Villa-Rica à travers tout le pays. Cortés, avec son habituelle activité, prit des mesures pour réparer cet accident. Il écrit à l'empereur qu'une autre escadre sera bientôt prête dans le même port. Il ne doute pas que Sa Majesté ne soit avant peu mise en possession de plus de terres et de royaumes que la nation espagnole n'en a jamais connus (30). Cette magnifique promesse atteste l'opinion commune des Espagnols à cette époque, où l'on regardait la mer Pacifique comme le fameux océan Indien, parsemé d'îles pleines d'or et de tous les trésors de l'Orient.

Le principal objet de cette escadre était la découverte d'un détroit qui ouvrit une communication entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Une autre escadre, composée de cinq vaisseaux, s'équipait dans le golfe du Mexique, et devait prendre la direction de la Floride, dans le même but, la découverte d'un détroit. Cortés se flattait (libre à nous de sourire aujourd'hui de cette illusion) de trouver dans cette direction un détroit qui conduirait le navigateur dans les eaux fendues par la proue de Magellan (31)!

(30) « Tengo de ser causa, que Vuestra Cesarea Magestad sea en estas partes señor de mas reynos, y señorios que los que hasta hoy en nuestra nacion se tiene noticia. » *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 374.

(31) « Bien que j'estime Fernand Cortés, s'écrie Oviedo, pour le plus grand capitaine et le plus expérimenté que nous ayons jamais connu, je crois que

La découverte d'un détroit était le grand objet où tendaient à cette époque, et depuis le temps de Colomb, toutes les entreprises navales. C'était au seizième siècle, ce que la découverte d'un passage nord-ouest a été dans le nôtre, le rêve des navigateurs. Les voyages de Cabot au nord, et celui tout récent de Magellan au sud, avaient fait connaître la vaste étendue du continent américain. La proximité, sur certains points, des deux grands océans qui baignaient ses rivages à l'est ou à l'ouest, avait été déterminée par les découvertes de Balboa et de Cortés. Les géographes européens ne pouvaient croire que la nature eût opéré sur un plan si contraire en apparence aux intérêts de l'humanité, que d'élever une si longue barrière entre les deux mers adjacentes au continent américain. La correspondance des savants (32), les instructions de la cour, les lettres de Cortés, aussi bien que celles de Colomb, touchent fréquemment à cette question: « Votre Majesté peut être certaine, écrit Cortés, que sachant combien lui tient au cœur la découverte de ce grand secret d'un détroit, je subordonnerai tous mes intérêts et mes projets, dont plusieurs sont d'une haute importance, à l'accomplissement de ce grand objet (33). »

Ce fut en partie dans le même but que le général plaça un armement considérable sous les ordres de Christoval de Olid, le brave officier qui, le lecteur s'en souvient, avait eu le commandement d'une des grandes divisions de l'armée assiégeante. Il devait faire voile pour Honduras, et établir une colonne sur sa côte septentrionale. Un détachement de l'escadre d'Olid devait croiser ensuite le long de la côte méridionale, dans la direction du Darien, à la recherche du mystérieux détroit. On racontait que le pays était plein d'or, à ce point que les pêcheurs s'en servaient au lieu de plomb pour leurs filets. Dans

cette opinion prouve qu'il n'était pas grand cosmographe. (*Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.) Oviedo avait assez vécu pour reconnaître l'erreur de Cortés.

(32) P. Martyr, *Opus epist.*, ep. 811.

(33) *Rel. quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 385.

la vie des navigateurs espagnols de cette époque, les illusions se succédaient comme les bulles de savon que le souffle de l'enfant aime à faire voltiger dans l'air (34).

Outre ces expéditions maritimes, Cortés préparait une expédition considérable par terre. Elle fut confiée à Alvarado, qui, avec de nombreuses forces espagnoles et indiennes, devait descendre la pente méridionale des Cordillères, et pénétrer dans les pays situés au delà de la riche vallée d'Oaxaca.

L'importante conquête du Guatemala fut le résultat des campagnes de ce chef hardi et rapace. Cortés recommandait à ses lieutenants de lui donner des détails minutieux sur les pays qu'ils parcouraient, sur les productions de leur sol et leurs ressources en tous genres. Il obtint ainsi des communications pleines d'intérêt (35). Dans ses instructions pour la conduite de ces entreprises, il recommandait de ménager les indigènes, et sa politique était aussi humaine que le comporte un système d'asservissement (36). Le caractère de ses officiers rendit trop souvent ces instructions inutiles.

Moins de trois années après la conquête, Cortés, poursuivant son œuvre, avait soumis à la couronne de Castille un territoire de plus de quatre cents lieues de long, à ce qu'il

(34) L'illusion fut entretenue quelque temps en Espagne par le brillant étalage de l'or et des pierreries envoyés de temps à autre du Mexique et auxquels les ouvriers mexicains avaient donné les formes les plus capricieuses et même les plus fantasques. Cortés envoya ainsi, entre autres objets, une pièce d'artillerie, d'or et d'argent, d'un beau travail, dont le métal seul coûtait vingt-cinq mille cinq cents *pesos de oro*. Oviedo, qui l'avait vue dans le palais, parla avec admiration de ce magnifique hochet. *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.

(35) On peut citer, entre autres, les lettres d'Alvarado et de Diego de Godoy, reproduites par Oviedo dans son *Historia de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 42-44, et traduites par Ramusio pour sa riche collection, *Viaggi*, t. 3.

(36) Voyez, entre autres, ses instructions à son parent Francis Cortés, « Instruccion civil y militar por la expedicion de las costas de Colima. » Ce document est daté de 1524, et fait partie de la collection des manuscrits de Muñoz.

affirme, sur la côte de l'Atlantique, et de plus de cinq cents lieues sur les bords de la mer Pacifique. A l'exception de quelques provinces intérieures peu importantes, toute cette vaste contrée jouissait d'une parfaite tranquillité (37). Pour atteindre à ce résultat, il n'avait pas hésité à dépenser les revenus de la couronne, produit de tributs semblables à ceux que payaient autrefois les indigènes à leurs souverains; il avait en outre contracté lui-même des dettes considérables dont il demandait le remboursement au gouvernement. La célébrité de son nom, les brillants récits des contrées conquises, attiraient dans la Nouvelle-Espagne une foule d'aventuriers qui fournissaient des recrues au général pour ses diverses entreprises.

Si l'on veut se faire une juste idée de cet homme remarquable, il ne faut pas se borner à lire l'histoire de la conquête. Sa carrière militaire le place à coup sûr au niveau des plus grands capitaines de son siècle. Mais sur le théâtre de l'époque postérieure, ce caractère grandit et s'ennoblit encore. Nous le voyons imaginer un système de gouvernement assorti à ces races si diverses, et que la conquête constituait dans un état d'antagonisme; réparer les malheurs de la guerre, et faire tous ses efforts pour découvrir et multiplier les ressources cachées du pays. Ce tableau pourra paraître froid après le récit d'exploits aussi aventureux que ceux d'un paladin du *Romancero*; mais on ne peut sans l'avoir lu apprécier le vaste génie de Cortés.

(37) *Rel. quarta*, ap. Lorenzana, p. 371.

« Nous avons vraiment lieu de nous étonner, s'écrie l'archevêque éditeur des lettres du conquistador, que Cortés et ses soldats aient pu vaincre et soumettre en aussi peu de temps des contrées pour la plupart d'un accès si difficile, qu'aujourd'hui même nous pouvons à peine y pénétrer ! » *Ibid.*, note.